

BORIS SCHREIBER

*Les Premiers jours de Pompéi*

Pierre Belfond

Avec cinq livres publiés à de longs intervalles depuis une quinzaine d'années, Boris Schreiber s'est assuré dans le roman français un domaine singulier, d'accès difficile. *Les Premiers jours de Pompéi* confirment, aggravent, cette originalité. Qui s'y aventure n'en sortira pas sans emporter ce que très peu de romans laissent à l'esprit : l'impression d'un secret à déchiffrer, d'une confidence, non pas obscure, mais mal aisée à saisir parce qu'elle ne se conforme pas au monde actuel de la confidence romanesque. Celle-ci, balbutiante ou hurlée, est de l'ordre du déballage personnel, ordinairement érotique-contestataire : le professeur ès sciences humaines qui regimbe et fait le fou. On chercherait en vain ce type dans *Les Premiers jours de Pompéi*. Le je de ce livre n'est pas un intellectuel en mal d'action, ou un homme d'action en mal de pensée ; c'est un homme peu caractérisé, aux prises avec une de ces situations qui peuvent être dramatiques, comiques ou seulement pénibles, selon la personne – en tout cas assez banale : entre sa mère et sa femme, dominé par l'une et par l'autre, aimé, nourri, humilié, en somme le « parasite de la santé et de la propreté des femmes » que dénonce Rimbaud. Viennent, naturellement, d'autres femmes, celles qui représentent – mirage – la délivrance par un nouvel amour. Mais, si pénible que soit sa captivité domestique, cet homme y tient, elle est même par moment son unique certitude dans un monde en perpétuel écroulement. Car elle fut, à l'origine, le bonheur, la spontanéité : « Loulie, nos années difficiles, nos premières joies : voiture, voyages. Peu à peu nos années d'abondance ; quelles délices ! » Si cette joie avait cessé de le hanter, il l'aurait peut-être rencontrée nouvelle auprès d'une autre ; mais les souvenirs et le présent s'entre-déchirent, Irène se suicide. La vie qui a été, et qui demeure comme pure exigence (celle qu'il appelle Vierge Mavie), est l'ennemi de la vie qui est. Ici s'amorce (dès le *premier jour*) ce qui brise le roman et donne au livre des dimensions tout à fait inhabituelles. Égaré à la recherche d'une joie qui le prive aussitôt de lui-même, dans un monde également en quête d'identité, le déchirement est tel que cette poursuite tourne elle-même à la panique démente. Les images de séisme, de rupture, d'enfouissement, qui reviennent à maintes reprises, sont seules à même d'exprimer cet état de conscience livrée à l'impersonnel, incapable de dire *moi* sans qu'aussitôt le non-moi afflue pour le détruire : « Hommes, méfiez-vous, nous faisons tous partie de la digue, mais moi je me décimente pour laisser passer l'eau. » Il ajoute : « Exprès. Ou pas exprès, je ne sais plus. Maintenez-moi, je sens que je glisse. » La bouffonnerie n'est pas loin ; elle ne sera jamais tout à fait présente. Bouffonnerie et ironie voudraient une pause, des témoins : le séisme va trop vite ; c'est l'homme même qu'il disloque et décompose, par le dedans. « L'homme ne succède plus à l'homme. » Qu'est-ce qui lui succède ? Cette vie peut-être que nous appelons *nôtre* alors qu'elle nous est à jamais insaisissable, la conscience étant le séisme qui nous met hors d'état d'être. Ce livre vraiment étrange est, plutôt qu'un roman, le poème du tournant absolu.

HENRI THOMAS